

**Fragments de vie dans le silence de Gibbelina, sous son linceul de pierres**  
**di Brigitte Salino (LE MONDE, 11/07/2002)**

**Avignon-**C'est un théâtre d'exception, un théâtre pris dans la vie, qu'il est donné à voir avec Pippo Delbono. Avignon découvre cet italien qui va présenter trois spectacles, échelonnés sur toute la durée du Festival : Guerra (du 15 au 18 ), La rabbia (du 22 au 25) et Il silenzio, qui ouvre la série comme on ouvre un livre à la première page, en sachant dès les premières phrases qu'on ne le lâchera pas. Imaginez : vous êtes dans la cour d'une école, au-delà des remparts. Une cour sans grâce, mais avec d'immenses platanes. Face à vous, un sol de terre. Un homme arrive, une feuille à la main.

D'une voix très douce, il dit que Il silenzio a été créé à Gibbelina, le village du sud de la Sicile victime d'un tremblement de terre en 1968, et qu'il ne reste rien de Gibbelina, sinon le linceul de pierres blanches qu'un sculpteur a posé sur ses ruines. Et l'on entend le bruit de ce tremblement de terre, hurlant dans le silence de la cour. Puis vient une musique, belle à en faire mal – l'introduction de Shine on me, crazy diamond, de Pink Floyd. Elle accompagne les gestes d'hommes, qui piochent et ratissent le sol, lentement, calmement. Alors, aussitôt, vous, assis dans les gradins, vous sentez que quelque chose de rare se passe : une vie s'installe dans l'espace, vous ne sauriez dire comment ni pourquoi, mais elle est là, et vous n'y échappez pas. Cela fait penser à ce qui peut arriver dans la rue : il y a des passants, des bruits de pas, des voix. Et voilà que votre regard s'arrête sur une silhouette, votre oreille devient attentive à un mot, porteur d'une blessure secrète. Il silenzio est tout entier taillé dans cette blessure. Il fait entendre le silence des pierres, le silence des mots et de la mort, le silence des sourds et des malades, le silence des vieux et des amoureux, des jeux et des gestes, dans le temps arrêté du souvenir, après le drame. Alors, un ballon abandonné par un enfant, une voix qui demande ou une chanson à la radio s'inscrivent dans le silence comme des statues vives de la mémoire du temps d'avant. Ils ont un relief qui fait mal et qui soulage. Vous êtes là, les autres n'y sont plus. Le temps est suspendu.

Un mariage traverse le village, un vieil homme fume sa cigarette, une jeune fille danse, un travesti offre son sexe, une fanfare marche d'un pas joyeux, la Madone entre en procession, un homme de petite taille boxe une force de la nature, un clown caresse les cheveux d'une belle en lui disant : < Entends-tu le silence de la pénombre ? > Et Pippo Delbono va des uns aux autres, avec son pantalon qui lui tombe sur les fesses, et sa maladresse aussi tendre qu'intempestive.

Pendant ce temps, des musiciens, à l'ombre des arbres, jouent des airs nostalgiques, chantés par un Caetano Veloso du sud de l'Italie.

Coucouroucou, c'est la Paloma qui habite la cour de l'école. Et, parfois, elle s'offre une folie, une sarabande de gens étranges et étrangers au monde, qui rejouent de manière bancal la comédie du néoréalisme italien, tandis que Dalida chante < je veux mourir en scène > ou Brigitte Bardot < la mer que je t'offrais >. Il arrive enfin que l'homme tout petit prend la plus grande, la plus belle, par la main. Et ils s'en vont vers le chemin de la sortie, balisé par des petites ampoules blanches posées sur le sol. < Quelle année sommes-nous ? Quel jour sommes-nous ? >, a-t-on entendu dire, dans le silence de la cour.

